

Intervention



L'anarchie ou la mort pour la survie d'une ville

François Bégin

Volume 1, numéro 1, mars 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57249ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bégin, F. (1978). L'anarchie ou la mort pour la survie d'une ville. *Intervention*, 1(1), 6–7.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1978

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'ANARCHIE ou la MORT pour la survie d'une ville

Dans le type de planification urbaine qui prévaut en Occident depuis les congrès internationaux d'architecture moderne (C.I.A.M.), l'utilisateur ne participe jamais à l'élaboration de son environnement même si c'est lui qui doit y vivre. On consulte rarement les citoyens lorsque l'on veut construire une autoroute dans un quartier; les gens n'ont qu'à accepter, et s'ils ont une maison on les oblige à la vendre. Dans le quartier St-Roch de Québec, on a construit un hôtel de luxe même si les comités de citoyens s'y sont opposés. La démocratie la plus élémentaire demanderait pourtant de consulter et d'écouter ceux pour qui le quartier est un environnement vital et culturel.

Au niveau architectural, la consultation populaire se complique; on ne peut construire une grosse conciergerie en s'appuyant sur les goûts de tous les utilisateurs présents et surtout futurs. C'est l'utilisateur lui-même qui doit se mouler dans son environnement. La majorité des urbanistes et des architectes voient là des problèmes sans résolution. Leur impuissance complice devient donc un prétexte pour la planification d'un environnement imaginaire et figé. Pourtant, des villes riches par leur histoire, comme Québec, pourraient enrayer leur autodestruction (s'il n'est pas trop tard) en s'inspirant des recherches et des réalisations d'architectes-urbanistes pour qui ces problèmes ont une solution démocratique.

Il s'agit des expériences de Christopher Alexander qui élabora le campus de l'Université de l'Orégon à Eugène. Tout d'abord, Alexander propose une structuration organique s'opposant au traditionnel schéma directeur. "Dans un environnement organiquement structuré, chaque lieu est perçu comme unique, mais en même temps il contribue de concert avec chacun des autres, et sans nul résidu, à la création d'une totalité identifiable par tous ceux qui y sont intégrés." (1) Cet ordre organique ne peut absolument pas se planifier parce qu'il est impossible de savoir ce qu'un environnement sera dans vingt ans. En fait, la création ex nihilo pour l'avenir est impossible. Voici un texte d'Alexander où il parle de son université: "...il n'y a pas moyen d'éviter que le plan des bâtiments universitaires soit conçu par des individus différents de ceux qui finiront par les utiliser ultérieurement. La seule question est de savoir à quel point les concepteurs d'aujourd'hui pourront différer des usagers de demain. Il est clair qu'il nous faudrait choisir comme concepteurs des gens aussi proches que

possible des futurs utilisateurs, quant à leurs besoins et à leurs habitudes. Comme un groupe d'étudiants de troisième cycle connaît les besoins d'un autre groupe d'étudiants poursuivant les mêmes études mieux que n'importe quelle équipe d'architectes et d'administrateurs, il est clair qu'il faut confier l'élaboration des projets aux usagers même si l'on sait qu'ils seront suivis par des générations d'autres usagers et qu'ils ne construisent pas exclusivement pour eux-mêmes. On s'en convaincra en observant que les maisons construites "sur mesure" ont toujours une valeur marchande supérieure à celle des maisons produites en série. Si vous achetez une maison de la première catégorie, elle vous conviendra mieux, non que vous en soyez le créateur, mais simplement parce qu'elle fut l'oeuvre d'une personne particulière. Ce seul fait suffit à garantir que les aménagements intérieurs sont mieux adaptés à l'usage, plus proches des réalités de la vie, que ceux de n'importe quel logement anonyme conçu par un spécialiste pour le marché de masse." (2)

Ces principes peuvent s'appliquer à un quartier urbain ou à un habitat. Ainsi, les groupes de citoyens vivant depuis longtemps dans un quartier le connaissent parfaitement. Ils sont donc les seuls en mesure de faire des projets pour l'immédiat et de prévoir la vie future du quartier. Ils peuvent prévoir parce qu'il est à peu près certain que les futurs usagers auront des vues semblables sur ce quartier. Lorsque l'on choisit d'habiter à un endroit précis c'est qu'on y est attiré par un type d'environnement et un type de vie. Au sujet de l'habitat, pensons à un foyer pour vieillards; qui connaît mieux qu'eux leurs problèmes? Et qui peut le mieux prévoir les problèmes de ceux qui les suivront?

L'urbanisme traditionnel (on appelle aussi paradoxalement progressiste et libéral) détruit la culture et l'histoire d'une ville à chaque nouveau programme. L'autoroute Dufferin et l'élaboration de la colline parlementaire sont de tristes exemples de cette destruction. Après les expropriations, les gens sont expatriés dans les banlieues ou les H.L.M. souvent loin de leur travail mais surtout loin des gens avec qui ils avaient vécu jusque là, avec qui ils formaient une micro-culture. Ils deviennent des personnes déplacées avec tout ce que ce terme comprend de péjoratif. C'est la "tabula rasa" à chaque génération et la solution d'un problème devient un plus grand problème pour la génération suivante et ainsi de suite. Alexander n'élimine pas l'histoire; la ville se structure elle-même organiquement dans le temps et dans l'espace.

Voyons comment se ferait cette structuration organique. Tout d'abord, Alexander propose que ce soit les usagers qui conçoivent leurs édifices en l'absence des influences, de professionnels, pour ensuite en confier la réalisation à des architectes. Le dialogue devient ainsi obligatoire directement entre les usagers, sans intermédiaire, sans ordinateur, sans statistique et sans le leader-ship imposé. Après la consultation, le tout s'élaborerait par une fragmentation de la croissance, il s'agit d'un processus de développement par petites étapes, "permettant à chaque projet de s'adapter facilement aux aléas de la fonction et du site; une petite aile ajoutée à un ancien bâtiment, pour créer de nouvelles salles de cours et un espace libre ensoleillé; une petite aire de stationnement qui vienne combler l'espace mort le long d'une route principale; un passage couvert pour réunir deux bâtiments; une pergola construite en un lieu de halte et de rencontre; un café dans un coin de l'Université où n'existe pas d'endroit pour s'asseoir ou travailler: chacun de ces projets étant conçu en harmonie avec la nature du terrain et de la végétation, et avec le caractère des bâtiments environnants". (3)

On pourrait ainsi trouver dans une ville plusieurs quartiers dans lesquels il serait possible de rencontrer des éléments formels et fonctionnels appartenant à des générations différentes. Ces éléments garantiraient une vie culturelle très forte et un sens historique d'appartenance qui unirait tous les citoyens. Chaque génération améliorerait et adapterait le quartier sans le détruire. Ce serait au moins aussi rentable que les éternelles démolitions-constructions de la planification traditionnelle.

Pour conserver ce "cachet culturel" et pour éviter les exubérances et les excroissances, Alexander propose que tous les projets et les réalisations soient contrôlés par un ensemble de principes d'aménagement adoptés par la collectivité. Ensuite, pour préserver le bon fonctionnement de l'ensemble on procédera tous les ans à l'établissement d'un diagnostic qui fera apparaître dans le détail quels sont les espaces vivants ou morts en relation avec l'évolution de la collectivité. L'usager a ici le sentiment de vivre dans un temps et un espace qui lui appartiennent (du moins dont il dispose) autrement dit, un environnement créatif. La démocratie se trouve dans l'anarchie contrôlée.

Il est impérieux pour les citoyens de Québec de sauver ce qui reste de leur ville. La solution d'Alexander est l'une des meilleures et le Rassemblement Populaire de Québec prévoyant donner un pouvoir décisionnel aux comités de citoyens s'en approche beaucoup.... à suivre.

François Bégin

1- Alexander, Christopher,

1- Alexander, Christopher,
Une expérience d'urbanisme démocratique, Ed. du Seuil Paris, 1976, p. 22.

2- Ibid, p. 52-53.

3- Ibid, p. 69

Note: un autre bon livre d'Alexander et de Chermayeff, *Intimité et vie communautaire*, Dunod, Paris, 1972.

